

---

# HOMÉLIE XI.

## SAINT-PAUL LAPIDÉ A LYSTRE

HOMÉLIE SUR ACT. XIV, 19, 20.

---

*Alors quelques Juifs d'Antioche et d'Icone étant survenus, ils gagnèrent le peuple, en sorte qu'ils lapidèrent Paul et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. Mais les disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville; le lendemain il partit avec Barnabas pour aller à Derbe.*

---

**M.** F., Un ancien sage a dit qu'on ne pouvoit décider de la félicité d'un homme avant sa mort. On pourroit dire aussi justement qu'il ne faut pas prononcer sur la fidélité, sur la fermeté du Chrétien avant qu'il ait fourni sa carrière. Combien de fois on est trompé par l'apparence, et l'on voit les plus beaux commencemens démentis par la suite de la vie! Nous portons tous en nous-mêmes le germe de quelque passion qui n'attend

que l'occasion pour se développer. Le plus juste a toujours quelque côté foible : on le verra peut-être fléchir et tomber, s'il est attaqué par cet endroit.

Pendant, M. F., s'il est une époque où l'homme puisse regarder sa vertu comme assez éprouvée, où il semble avoir acquis le droit de se répondre de lui-même et de s'écrier avec l'Apôtre : *Qui nous séparera de l'amour de Christ* (1)? C'est lorsqu'il a triomphé des tentations les plus contraires et soutenu avec égalité d'âme l'une et l'autre fortune. C'est lorsqu'il est demeuré le même, sans altération, sans foiblesse, dans ce passage rapide de la gloire à l'humiliation, du bonheur au malheur, où le passé rend le présent plus douloureux; où l'âme frappée d'un coup imprévu se trouve sans force et sans défense. Non, il n'y a qu'une âme régénérée, fortifiée par le Saint-Esprit qui puisse soutenir dignement une telle épreuve.

Qu'il est consolant pour des Chrétiens de reconnoître à ces traits les premiers prédicateurs de l'Évangile! Imitateurs de leur Maître, ils ne furent point séduits par les applaudissemens, point abattus ou aigris par les persécutions : ils demeurèrent inébranlables dans les diverses vi-

(1) Rom. VIII, 35.

cissitudes de leur vie. C'est sous ce point de vue que s'offrent à nous Paul et Barnabas dans le trait d'histoire dont notre texte fait la conclusion.

Ils venoient d'opérer un prodige dans la ville de Lystre en faveur d'un homme perclus de ses jambes qui n'avoit jamais marché. Cette réunion du pouvoir et de la bienfaisance, touchant caractère de la Divinité, fait sur les Lystriens une impression profonde : *Des Dieux*, se disent-ils les uns aux autres, en combinant ce qu'ils voient avec les erreurs de leur croyance, *des Dieux sont venus nous visiter*. Frappés de cette idée ils se prosternent; ils adorent. L'enthousiasme de ce peuple que l'admiration égare, ne fait éprouver aux Apôtres qu'indignation et tristesse : ils rejettent sans effort, avec une douleur aussi vraie qu'énergique cet encens, ces hommages qui n'appartiennent qu'au Très-Haut. Cependant la scène change en peu de jours. Cette même ville où l'on vouloit rendre à Saint-Paul les honneurs divins, le voit essayer une persécution violente, et dans cette situation nouvelle il se montre aussi grand, aussi ferme qu'il a été précédemment humble et fidèle.

Nous allons vous développer les circonstances de cet événement si propre à exciter l'intérêt, à faire naître la réflexion. Écoutez-nous, M. C. F., avec recueillement, avec docilité; et veuille l'Esprit

prit Saint accompagner de sa grâce notre méditation. Ainsi soit-il.

Dans le temps que Paul et Barnabas étoient encore occupés à se refuser aux honneurs religieux qu'on vouloit leur rendre, on vit arriver à Lystre quelques Juifs d'Antioche et d'Icône qui, la rage dans le cœur, accouroient sur les pas des Apôtres. Non contents de les avoir éloignés de leurs demeures, ces fanatiques les poursuivent de ville en ville : ils veulent les voir tomber enfin sous leurs coups : ils viennent armer contre eux d'autres bras, et faire passer dans le cœur d'hommes crédules leur haine et leur fureur.

O que la charité seroit active et bienfaisante si elle avoit l'énergie de la haine ! Mais qu'il est affreux de voir cette haine se parer du nom sacré du Très-Haut ; de voir des insensés prêter à Dieu leurs passions, prétendre l'honorer par des forfaits et déchirer leurs frères au nom du Père commun ! Qu'il est affreux de penser que la plus douce des religions a servi de prétexte à ces fureurs ! Ce fut le crime des passions humaines qui se couvroient de son voile, le crime des hommes hypocrites qui en faisoient l'instrument de leur ambition, et des faux Chrétiens qui la revêtoient comme une livrée, sans se pénétrer de son esprit.

Nous les avons crus passés sans retour ces jours d'aveuglement que la Religion pleure en-

core. Nous bénissons Dieu de ce que l'Église de Jésus fait profession de haïr le fanatisme et l'intolérance.... Mais ce changement dans les opinions et dans les mœurs est-il complet? Est-ce une véritable réforme? On ne persécute plus; ou pour mieux dire, on ne dresse plus de bûchers et d'échafauds au nom du Dieu de paix, je l'avoue; mais ce n'est pas toujours qu'on soit plus véritablement animé de l'esprit de la Religion : ce n'est pas que *la charité de Christ presse et possède* tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur. L'Église Réformée n'a-t-elle pas à se tenir en garde contre les sourdes menées d'un prosélytisme aussi fanatique et plus actif, plus dangereux que jamais? Dans notre communion qui offre sans doute moins de prise au fanatisme, ne voit-on pas encore chez plusieurs quelques traces d'un zèle amer, d'un esprit de contestation, et pour ne rien dire de plus, d'un malheureux penchant à condamner ou à tourner en ridicule, lorsqu'on les croit dans l'erreur, des frères, *des personnes pour qui Jésus-Christ est mort*? Ceux même qui ne font plus des vérités de la Religion un sujet d'irritation et d'aigreur, peuvent-ils tous s'en applaudir? N'est-il aucun d'eux qui se soit guéri d'un excès par un autre excès plus à craindre? Souvent un malade paroît calme, parce qu'il est sans chaleur et sans force,

et que les principes de la vie s'éteignent chez lui : de même, hélas ! trop souvent dans l'Église la tiédeur et l'indifférence succèdent à l'égarément d'un zèle persécuteur : alors on ne se passionne plus pour la Religion, parce que la Religion a cessé d'être chère et qu'on ne ressent plus les coups qui lui sont portés : l'irréligion est une gangrène qui ôte le sentiment des maux qu'elle produit. Et ne nous y trompons pas ; en faisant perdre à l'homme l'amour des grandes vérités qui font la vie de l'âme, la sève des vertus, l'appui de la morale, elle est loin d'anéantir le fanatisme. C'est une maladie attachée à notre nature : c'est une fièvre de l'âme humaine qui se porte sur l'objet dont elle est éprise : c'est la frénésie de l'orgueil qui veut que l'on fléchisse le genou devant son idole, qui s'indigne et s'irrite de toute opposition. Les ennemis de la Religion osoient prétendre qu'il naissoit de son esprit. Bienfaiteurs de la société ils venoient, disoient-ils, la délivrer de ce monstre : ils s'annonçoient comme les Apôtres de la vertu, de l'humanité : on leur eût fait outrage si l'on eût pensé qu'eux-mêmes étoient susceptibles de cette noire prévention contre laquelle ils s'élevoient sans cesse. Cependant durant un demi-siècle qu'ils ont tenu le sceptre de l'opinion, leurs chefs ont persécuté par l'opinion : ils ont percé des traits du ridicule

ou de la calomnie ceux qui ne se rangeoient pas sous leurs drapeaux; et quand, pour instruire la terre, Dieu a permis que l'incrédulité fût armée du pouvoir, quel usage en a-t-elle fait? Je ne veux point rappeler ces temps d'horreur où l'Église sanglante, éplorée, auroit cru toucher à sa ruine si elle ne se fût appuyée sur l'ancre de la foi. Mais je demande qui d'entre nous eût pu prévoir, imaginer ce qui s'est passé de nos jours, ce que devoit produire le fanatisme de l'impiété?

Et sous combien de formes cette même passion n'a-t-elle pas désolé la terre! N'avons-nous pas vu le fanatisme politique, le plus terrible de tous parce qu'il ébranle la société dans ses fondemens, ne l'avons-nous pas vu bouleverser toutes les idées morales, ne plus connoître de vice ou de vertu, que ce qui étoit contraire ou favorable aux intérêts d'un parti, briser les nœuds de l'affection et de la nature, séparer les amis et les proches, rendre le père ennemi du fils et le frère dénonciateur du frère? N'avons-nous pas vu ceux que possédoit son délire non moins extravagant que cruel, se passionner pour des chimères, s'égorger pour des mots qu'ils n'entendoient pas? Ainsi, qu'il s'agisse de biens véritables ou d'illusions, de grands intérêts ou d'intérêts vains et frivoles, partout où s'exaltent les esprits, on verra reparoître le fanatisme.

Et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que la Religion à laquelle on se plaît à l'attribuer exclusivement, est en effet le seul contrepoids qui puisse le balancer, la seule barrière qui puisse l'arrêter. Quand il s'allume en apparence pour sa querelle, il porte au moins son remède avec lui : on peut lui opposer les lois de douceur et d'amour de l'Évangile : on peut, ce divin livre à la main, faire rougir ceux qui les transgressent : on peut leur dire : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés* (1); et si l'autorité du Christ est révérée, on peut en appeler à lui pour les confondre ou les persuader. Mais que dire à des infortunés qui ne reconnoissant d'autre empire que celui des passions, se haïssent avec toute l'énergie de ces mêmes passions? Quelle voix de paix pourra frapper leurs oreilles et se faire entendre à leur cœur? Ah! qu'ils reviennent enfin, qu'ils reviennent à cet Évangile qui est le seul arbitre, le seul médiateur entre l'homme et son semblable, comme entre l'homme et son Dieu; qui peut seul préserver notre cœur de l'injustice, de la haine; et qui, lors même qu'on abuse de son esprit, qu'on pervertit ses maximes, ne cesse point de protester contre ceux qui le déshonorent. Et nous, M. F., ayons en horreur tous les genres de

(1) Luc IX, 55.

fanatisme. En cherchant à faire connoître la voie du salut; en cherchant à éclairer ceux qui sont dans l'erreur, ne leur faisons jamais un crime de leurs opinions. N'accusons jamais leur cœur des travers de leur esprit. Montrons que nous sommes à Christ, en conservant précieusement dans notre âme la charité, la modération, l'impartiale équité; en ayant les uns pour les autres des entrailles de bonté, de douceur, d'indulgence. Demandons au Seigneur qu'il répande sur tous les membres de son Église la *sagesse qui vient d'en haut*, cette *sagesse qui est pure, paisible, pleine de miséricorde et de bons fruits* (1); qu'il nous donne à tous de *joindre la charité à la vérité, et de croître ainsi à tous égards en Christ qui est notre chef* (2).

Mais revenons à notre texte. *Alors quelques Juifs... étant survenus, ils gagnèrent le peuple.* L'auteur sacré venoit de remarquer que Paul et Barnabas eurent beaucoup de peine à empêcher qu'on leur offrit des sacrifices. Ils avoient voulu éclairer les Lystriens, dissiper les ténèbres de leur esprit, élever leur âme au Créateur Souverain. Malgré tout le zèle de ces premiers prédicateurs, malgré l'éclat de leur pouvoir et la

(1) Jaq. III, 17.

(2) Ephés. IV, 15.

force de leur éloquence, ils avoient eu peu de succès; et voici des Juifs qui, sans autre moyen que la haine qui les possède, réussissent en peu de temps à fasciner la raison de ce peuple et à l'égarer! Il est donc plus aisé d'entraîner l'homme au mal que de le ramener au bien, et telle est, Seigneur, la corruption de notre nature que les semences de vertu déposées en nous par ta grâce, y germent plus lentement que les plantes empoisonnées du péché!

*Ils gagnèrent le peuple, c'est-à-dire, qu'ils le firent consentir à leur dessein, et qu'il devint leur complice en ne s'y opposant pas. Cependant, M. F., quel changement! On a peine à le concevoir. Les Lystriens venoient de s'abandonner à l'ivresse de l'admiration et de la reconnoissance; ils s'étoient jetés aux pieds des Apôtres; ils avoient dit avec transport : *Des Dieux sont venus nous visiter*; et maintenant ils veulent répandre leur sang! Ces mêmes hommes qu'ils adoroient comme des habitans du ciel, il les traitent comme des malfaiteurs, comme des scélérats dont il faut purger la société! Par quel prodige, par quelle magie les Juifs opérèrent-t-ils en eux cette cruelle métamorphose? Comment leur firent-ils oublier ce qu'ils venoient de voir et d'entendre? C'est ce que nous ignorons; mais une vérité consignée dans l'histoire et devenue triviale, c'est*

que rien n'est plus changeant que la faveur populaire. La même ardeur d'imagination qui produit l'enthousiasme de l'amour favorise aussi l'exaltation de la haine. Les hommes les plus simples, quelque étrange que paraisse cette assertion, sont les plus accessibles à la défiance : elle ne s'élève point de leur propre fonds, mais quand un méchant cherche à la faire naître chez eux, ils ne savent pas s'en défendre; et ce qui est bien déplorable, il suffit de la calomnie la plus absurde pour frapper leur esprit et leur rendre suspect le juste qu'ils respectoient. Peut-être leur en coûte-t-il moins de croire le mal réellement commis que d'imaginer qu'on l'invente, et la calomnie, raffinement affreux de la corruption, est-elle ce qu'il y a de plus incroyable à leurs yeux. Ajoutons que dans les moments où l'âme est fortement émue, elle est moins éloignée de l'émotion contraire que du calme de l'indifférence. Quoiqu'il en soit, jamais peut-être on ne vit un exemple si frappant de l'instabilité de l'opinion et dans un si court intervalle des adorateurs transformés en bourreaux.

C'est là une grande leçon pour ceux qui placent leur bonheur dans l'approbation des hommes, dans les suffrages de la multitude, et font de cette ambition leur passion dominante. Qu'ils se rappellent Jésus entrant à Jérusalem en triom-

phe, suivi d'une foule immense qui crioit : *Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Et six jours après, traîné de tribunaux en tribunaux, poursuivi par ce cri de mort : *Crucifie-le.* Qu'ils se rappellent Saint-Paul regardé comme un meurtrier, puis comme un Dieu par les habitans de Malte, adoré et bientôt lapidé par les Lystriens. Plus mobiles que les flots de la mer, les hommes donnent leur affection et la retirent; ils vous élèvent jusqu'aux cieux et vous plongent dans les abîmes; ils vous dressent des autels et vous conduisent à l'échafaud. Il est sans doute une gloire solide et vraie, réservée à ceux qui ont bien mérité de leurs semblables, mais elle ne s'accorde guère aux vivans; souvent même elle est le partage de ceux qui eurent à souffrir de leurs contemporains. La postérité se plaît à consacrer les noms du sage, du juste, de l'homme bienfaisant, mais la génération présente se dégoûte bientôt d'admirer un être de même nature qu'elle, placé trop près d'elle : semblable à l'enfant qui brise ses jouets, elle aime à renverser l'idole après l'avoir élevée. Combien d'hommes ont fait de nos jours cette cruelle expérience, et après avoir été enivrés d'applaudissemens ont fini au bruit des hurlemens de la haine et d'affreux cris de mort!

Non, M. F., il n'y a qu'un seul être qui ne

connoisse ni l'injustice, ni l'ombre du changement, qu'on ne puisse ni prévenir ni gagner, et duquel l'Écriture ait pu dire : *Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement* (1). C'est lui qu'on s'applaudit toujours et toujours davantage d'avoir choisi pour Maître. C'est sur lui qu'il faut fonder nos espérances. C'est le rocher des siècles auquel il faut s'attacher. *Oh ! si j'avois servi mon Dieu, s'écrioit un courtisan disgrâcié, si j'avois servi mon Dieu comme j'ai servi mon roi, il ne m'abandonneroit pas ainsi dans ma vieillesse.*

Jusqu'à présent, M. F., je ne vous ai offert que des réflexions affligeantes pour l'humanité. Vous avez vu à quel excès conduisent l'orgueil et la haine, et comment quand on manque de principes sûrs, on devient l'instrument des passions d'autrui. Je puis maintenant vous présenter des idées plus douces et des modèles de vertu. A la scène sanglante qu'il a fallu mettre sous vos yeux succèdera le tableau de l'amitié chrétienne qui met du baume sur les plaies et de la foi qui rend l'homme supérieur à la nature.

Après avoir lapidé Saint-Paul les Juifs le traînèrent hors de la ville pour le jeter à la voirie, croyant qu'il étoit mort. *Mais, ajoute l'auteur sacré, les disciples s'étant rassemblés autour*

(1) Hébr. XIII, 8.

*de lui, il se leva et rentra dans la ville.* Il est possible que les disciples n'eussent pas appris plus tôt son supplice : un changement si rapide ne pouvoit se prévoir : d'ailleurs cette petite société vivoit paisible, retirée, prenant peu de part aux mouvemens publics, et quand ils auroient su ce qui se passoit; quand il n'eût pas été inutile et dangereux de résister à des ennemis si supérieurs en nombre, ces premiers membres de l'Église n'étoient-ils pas comme leur Maître, semblables à *l'agneau muet devant celui qui le tond* (1)? Ne connoissoient-ils pas l'Apôtre? Ne savoient-ils pas qu'il étoit disposé à voir couler son sang avec tranquillité, mais qu'il eût frémi à l'idée de tirer l'épée pour sa défense; qu'il se réjouissoit d'être trouvé digne de souffrir pour Jésus (2); qu'il bénissoit Dieu de ce qu'il lui étoit donné pour l'amour de Christ, non-seulement de croire en lui mais de souffrir pour lui (3), et qu'il gaignoit des âmes à son Maître, autant par les prodiges de sa patience et de sa douceur que par l'éclat de ses miracles? Quoi qu'il en soit, l'empressement avec lequel ils viennent le chercher tous ensemble, sans garder aucune mesure, au risque d'encourir le même

(1) Es. LIII, 7.

(2) Act. V, 41.

(3) Philip. I, 29.

sort, en attirant sur eux les regards de ses persécuteurs, en éveillant leur rage, cette conduite montre assez que ce n'est pas la crainte qui les a retenus.

*Ils se rassemblent autour de lui.* Ils voient ce grand serviteur de Christ couché sur la terre rougie de son sang : son corps est meurtri : l'empreinte de la mort est sur son visage ; c'est elle qui a trompé ses bourreaux. Quel spectacle pour des amis qui lui sont dévoués ! Quelle scène si la foi ne l'éclairait pas de ses rayons consolateurs ! Mais s'affligeront-ils du triomphe de leur ami ? Déploreront-ils ce glorieux martyr auquel il aspirait ? Cependant ils ont encore besoin de son appui. Ils savent que si l'Apôtre désiroit *de sortir du monde pour être avec Christ, ce qui lui seroit plus avantageux*, il avouoit lui-même, qu'il étoit *plus nécessaire pour eux qu'il demeurât dans ce corps* (1). Il leur est permis d'implorer le Très-Haut pour qu'il ne leur enlève pas leur père spirituel, leur soutien, leur guide dans le chemin de la foi. Avec quelle ardeur leurs vœux montent jusqu'à son trône ! Ces vœux sont exaucés : Saint-Paul leur est rendu ; il ouvre les yeux ; ses persécuteurs ont disparu ; il est au milieu de ses amis.

(1) Philip. I, 23. 24.

Amitié consolante! Don précieux que le Ciel fit à l'homme pour l'aider à soutenir les peines de la vie et lui rendre ses jouissances plus chères! Pourquoi faut-il qu'elle se ressente si souvent de la dégradation de notre nature et des misères de notre cœur? Pourquoi faut-il qu'on la voie si rarement fidèle, généreuse et ferme, comme chez les premiers disciples? Souvent elle s'enfuit avec les biens de la terre, au lieu de nous dédommager de leur perte. Beaucoup d'hommes n'aiment point pour lui-même celui qu'ils appellent leur ami. Ce qui les attire, c'est la gaité, l'aisance, les plaisirs, l'agrément qu'ils trouvent dans sa société; mais quand la tristesse est entrée dans sa maison, ils ne peuvent supporter l'air qu'on y respire; ils disparaissent au jour de l'affliction, comme ces nuées d'oiseaux qui s'envolent aux approches de l'hiver. D'autres semblent d'abord plus capables d'affection; ils prennent intérêt à vos peines; mais si cet intérêt les expose au plus léger inconvénient, au moindre blâme, leur courage est paralysé, si je puis me servir de cette expression. Loin de vous consoler par leur estime, des faux jugemens du monde, et de braver pour vous la prévention populaire, la crainte de se compromettre glace leur cœur; ils vous évitent comme un malade contagieux: leur visage contraint semble dire: *Je ne connois*

*point cet homme-là.* C'est beaucoup si pour colorer leur dureté, pour faire taire le reproche de leur cœur, ils ne vous cherchent pas des torts en vous abandonnant. C'est beaucoup s'ils ne vous calomnient pas pour se dispenser de vous secourir. Mais quelque peu commun que soit un ami fidèle et courageux, ce qui est plus rare encore, c'est un ami vertueux et ferme dont les principes inflexibles et l'âme forte soutiennent la vôtre, au lieu de l'amollir, et qui dans les sacrifices qu'exige le devoir, ne cherche pas à préserver votre fortune ou votre vie aux dépens de votre vertu.

M. C. F., il n'y a que la Religion qui fasse de tels amis. Après tout, les liaisons mondaines sont formées le plus souvent par le plaisir, le hasard, de frivoles convenances; est-il raisonnable d'en attendre ce qu'il y a de plus noble et de plus grand? C'est un édifice bâti sur un sable mouvant, un arbuste sans racine; résisteroit-il aux orages, aux tempêtes, au soleil brûlant de l'adversité? Ah! pour goûter l'amitié véritable dans toute sa pureté, avec toutes ses délices, pour trouver en elle la consolation, l'appui dont nous avons besoin, il faut qu'elle ait pour base la Religion, cette Religion de Jésus qui ouvre notre âme aux sentimens les plus nobles et les plus généreux; qui la perfectionne, en la dégageant de tout amour-

propre; cette Religion dont la tendresse surpasse infiniment celle de la nature; cette Religion qui produit seule une parfaite sympathie par l'accord des pensées, des sentimens, des vues, des espérances, par la conformité des vertus. L'amitié qu'elle a formée porte des fruits immortels comme elle. Ceux qu'elle unit sont unis par *le plus parfait des liens* (1). La foi qui leur montre l'éternité, le ciel, le Dieu Sauveur qui leur y prépare une place, les rend supérieurs aux craintes et aux espérances passagères : le même enthousiasme de vertu et de piété les anime : leur affection mutuelle s'échauffe au feu de l'amour divin; et c'est dans les mauvais jours qu'ils en déploient tous les trésors et qu'ils jouissent plus délicieusement de leurs espérances.

Tels furent les amis de l'Apôtre. Puissions-nous en trouver qui leur ressemblent, et puissent-ils, ces amis fidèles, après avoir embelli pour nous la vie, nous soutenir dans notre lit de mort, ou s'ils doivent nous précéder dans l'éternité, puissent-ils nous apparaître à notre réveil comme messagers du Dieu des miréricordes, et venant se réunir à nous pour le bénir à jamais.

Cependant Saint-Paul ouvre les yeux. Voyons-le sortant, pour ainsi dire, des bras de la mort,

(1) Coloss. III, 14.

dans ces premiers instans où l'on ne sauroit vaincre ni caçher les mouvemens naturels. Ne lui échappera-t-il point quelque plainte, je ne dis pas sur lui-même et ses douleurs, mais sur l'inconstance des Lystriens et la fureur des Juifs, quelque signe d'impatience sur le triomphe de ces derniers? On se fait si aisément une vertu de ne pouvoir supporter en paix le triomphe de l'injustice. Après une telle épreuve au moins ne croira-t-il pas avoir assez souffert? Ne cherchera-t-il pas un asile où il puisse respirer quelque temps et réparer ses forces? Rien de tout cela, M. F., l'Évangéliste ne dit qu'un mot; mais ce mot peint Saint-Paul tout entier : *Il se lève et rentre dans Lystre.*

*Il se lève et rentre dans Lystre!* Et les disciples ne l'arrêtent point, ne le conjurent point de ne pas aller s'exposer de nouveau à la rage de ses ennemis! Non, M. F., la foi les élève au même degré de force et d'héroïsme que lui.

*Il se lève!* Est-ce un secours surnaturel qui guérit ses blessures? Est-ce l'ardeur de son zèle qui le ranime? Quoiqu'il en soit, c'est là une belle image de la fermeté du juste qui, lorsqu'on le croit abattu, recommence à fournir sa carrière et ne s'arrête qu'en perdant le sentiment de l'existence, au moment où il peut dire : *J'ai combattu dans le glorieux combat; j'ai achevé ma course,*  
*et*

*et j'ai gardé la foi : il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice qui m'attend* (1). Mais que dis-je? ce n'est point une image; c'est la vérité même, qui dans sa réalité surpasse le Beau idéal, surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

*Il se lève et rentre dans Lystre!* Il n'est point ému par la pensée de revoir cette ville cruelle, de rencontrer les Juifs qui, s'ils retrouvent leur proie, ne la laisseront pas échapper une seconde fois. Que lui importe sa vie? Il a sans doute encore quelque devoir à remplir : il veut consacrer quelques heures aux disciples qu'il a faits dans cette ville. Voilà ce qui l'occupe. Voilà ce qui le détermine; et tout ce qui lui est personnel ne sauroit l'émouvoir.

*Le lendemain il va à Derbe* chercher non un asile, mais de nouvelles persécutions; car il sait fort bien que tel sera le fruit de son ministère, que telle est la moisson qu'il doit cueillir. On le verra revenir avec la même assurance à Lystre, à Antioche, à Icone, partout où il a souffert, dès qu'il le croira nécessaire pour fortifier la foi des disciples. Les collègues et les successeurs de l'Apôtre suivirent la même marche et furent animés du même esprit.

(1) 2 Tim. IV, 7. 8.

Ce n'est pas sous ces traits que se sont montrés les docteurs de l'impiété; toujours prêts à se démentir, à désavouer leurs paroles et leurs écrits; feignant quelquefois d'honorer la Religion et cherchant à la détruire; outrageant Jésus et revêtant sa livrée, suivant qu'il convenoit à leurs intérêts; se contredisant sans cesse eux-mêmes et les uns les autres. En falloit-il davantage pour faire voir qu'ils n'avoient pas la conviction de leur propre incrédulité? L'irrésolution de leur esprit ne se montrait-elle pas évidemment par leur conduite? C'est au contraire dans la force d'une persuasion profonde; c'est dans cette foi vive qui voit ce qu'elle espère, que les fondateurs du Christianisme et ceux qui les suivirent puisoient leur noble courage et leur invariable fermeté.

Mais de quelle hauteur l'Église est-elle déchue! Que sommes-nous devenus, Chrétiens? Ces premiers serviteurs de Jésus avoient-ils une autre nature que la nôtre? Professoient-ils une autre foi? Avoient-ils d'autres espérances, et des secours dont nous soyons privés? Cependant à quelle distance, à quelle distance infinie nous sommes, pour la plupart, de cette piété sublime qui semble, je ne dis pas supérieure, mais étrangère aux faiblesses de la nature! Hélas! pour plusieurs d'entre nous, les vertus des premiers disciples ne sont que comme les armes des an-

ciens héros qui n'ont plus de proportion avec leurs forces, qui ne semblent plus à leur usage. Dans ce petit nombre d'occasions où le bien de la Religion exige d'eux quelque sacrifice de goût ou d'intérêt, c'est beaucoup si après un combat pénible la foi remporte l'avantage : souvent même ils cèdent à la passion sans résistance, et ils étourdissent leur conscience par des sophismes qui leur feroient pitié, si d'autres qu'eux les alléguoient.

Et ils pensent être Chrétiens ! Ils se tranquilisent, ils s'enorgueillissent même par la considération de quelques bonnes œuvres, de quelque respect pour la Religion, de quelque apparente régularité, de quelque recours au Sauveur ! Ils se comparent aux pygmées qui les entourent, au mondain qui vit dans une perpétuelle enfance, au pécheur qui se plonge dans le borbier, à l'impie qui outrage le Seigneur avec audace, et ils disent avec complaisance : *Je ne suis pas tel que cet homme-là* (1) !

Ah ! leur dirai-je, si vous rapprochiez de vous par la pensée les premiers disciples de Jésus, ces hommes si grands, et cependant si humbles, si éloignés de chercher à établir leur propre justice ; ces hommes qui aimoient beaucoup,

(1) Luc XVIII, 11.

*parce qu'il leur avoit été beaucoup pardonné, comme votre orgueil seroit anéanti! Avec quelle force la conscience en vous se réveillerait! Malheureux! vous oubliez que lorsqu'à la voix du Juge du monde la poussière de vos corps se ranimera, ils paroîtront à côté de vous; ils vous confondront par leur présence; ils vous condamneront par les œuvres de leur amour et de leur foi.*

M. C. F., nous sommes destinés à la même félicité, associés aux mêmes privilèges; souffrirons-nous lâchement que la séduction du péché nous les ravisse! Ah! pour élever et fortifier notre âme, usons des mêmes ressources qu'employoient ces anciens fidèles. Sachant, comme eux, que nous ne pouvons *résister et demeurer fermes dans la foi* (1), à moins que celui qui a *commencé en nous cette bonne œuvre ne l'accomplisse* (2); appelons-le sans cesse à notre aide. Demandons-lui le plus précieux de ses dons, *cette foi qui donne la victoire sur le monde* (3). Comme Saint-Paul, ayons les yeux fixés sur le prix qui est au bout de la carrière, sur Jésus qui nous l'a mérité par son sang; sur Jésus qui nous appelle, qui nous donnera *l'Esprit de sagesse pour éclairer les yeux de notre entendement,*

(1) 1 Pier. V, 9.

(2) Philip. I, 6.

(3) 1 Jean V, 4.

*afin que nous comprenions quelles sont les richesses glorieuses de l'héritage qu'il destine aux Saints (1); sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi qui, à cause de la joie qui lui étoit offerte, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu, afin que nous ne nous relâchions point en perdant courage (2). C'est ainsi que nous parviendrons à marcher d'un pas ferme dans le chemin qui mène à la vie. C'est ainsi que nous poursuivrons constamment notre course, persuadés que les sacrifices et les souffrances du temps présent ne sauroient se comparer à la gloire qui nous est réservée dans les cieux (3). C'est ainsi que nous pourrons dire avec l'Apôtre: Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu : nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve ; l'épreuve, l'espérance ; et cette espérance n'est point trompeuse, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (4). Dieu nous en fasse à tous la grâce. Ainsi soit-il.*

(1) Ephés. I, 17. 18.

(2) Hébr. XII, 2. 3.

(3) Rom. VIII, 18.

(4) Rom. V, 2-5.